

Le Finistère Renoue avec ses racines

UN TERRITOIRE
au crible
par Manon Boquen
Photographies Florence Joubert

Département le plus pourvu en cochons, ce « bout du monde » abrite de plus en plus de paysans soucieux d'inventer une agriculture différente. Elle s'appuie sur des traditions locales remises au goût du jour et sur le sens perdurant du collectif pour trouver une alternative aux élevages porcins nocifs pour l'environnement.



Crédit : Des bénévoles de Kaol Kozh trient manuellement des graines de tournesol géants et de cocos de Belle-Île (12 décembre 2012).

Cet objectif résonne aussi sous la serre ensoleillée de Kaol Kozh (« vieux chou », en breton),

à Roscoff. L'heure est au tri des semences pour une petite équipe absorbée par les gestes subtils à répéter, quand d'autres retournent la terre dans le jardin bercé par l'air marin. « René, tu peux me dire ce que c'est ? » demande l'une des bénévoles en tendant son bol de graines. « C'est du tournesol géant », répond le maraîcher retraité sous sa fidèle casquette. Avec sa femme Malou, le sexagénaire aux yeux bleus intenses et timides a cofondé l'association en 2007. Son principe : répertorier, conserver et propager les semences paysannes, reproductibles et libres de droits, contrairement à celles, hybrides, commercialisées par les semenciers Bayer-Monsanto, Corteva, Syngenta et Limagrain en tête. « Pour ça, il a fallu apprendre à produire nos semences, comme le faisaient nos grands-parents », explique René, à qui ce savoir n'avait pas été transmis.

Cocos de Belle-Île, sucre de Berry, potimarron Angélique... Les jardiniers amateurs qui se sont greffés au projet se retrouvent

« Il a fallu apprendre à produire nos semences, comme le faisaient nos grands-parents »

La famille – enfants compris – a replanté des pommiers, reconstruit des talus et entretient les abords des ruisseaux

tous les vendredis à la Maison des semences paysannes pour découvrir des légumes de toute sorte. De quoi redonner vie à des variétés adaptées au terroir, même si une bonne partie a définitivement disparu. Selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), 75 % des aliments de la planète proviennent d'à peine douze espèces végétales et cinq animales. « Ici, c'est un lieu d'échanges et de partage, chacun peut mettre ses connaissances à la disposition des autres », apprécie Loïc, l'un des bénévoles. Son sourire se crispe en évoquant les mois à venir : fin 2024, Kaol Kozh n'aura plus de jardin – remplacé par un projet immobilier. Il soupire :

« Le terrain ne va pas être simple à trouver. » Ce que la cheucheuze Véronique Lucas remarque à une plus large échelle : « La Bretagne a la chance d'accueillir une richesse de collectifs. Le potentiel de transformation agricole est là, mais le désengagement de l'action publique limite ces initiatives. » Chez les tenants d'un autre modèle, l'espoir porté par les

démarches individuelles s'accompagne ainsi d'un certain désenchantement. À la ferme Perennou Saint-Jakez, à Bannalec, Sébastien et Charlotte Furic travaillent la terre avec leur jument de trait Olympia et enseignent au plus l'utilisation des énergies fossiles en fauchant à la main. La formule qui les fait vivre : la polyculture-élevage, avec des moutons, des vergers, des poules et des céréales. La famille – enfants compris – a replanté des pommiers, reconstruit des talus et entretient les abords des ruisseaux. « Tout ce que mon grand-père ne m'a pas transmis », souligne l'ex-ingénieur aux cheveux blond vénitien en caressant son équidé de travail, un postier breton. Ce passionné de la relation humain-animal ne se fait toutefois pas d'illusions : « Faut se rendre compte que quitter notre mode de vie implique d'être physique. » D'un regard perçant, il promet pourtant : « Des tâches comme celles-ci ne demandent parfois que quelques heures, mais, pour cela, il faut réapprendre à s'ennuyer. » Le député Jean-Charles Larsonneur, qui se dit « préoccupé »

par l'avenir agricole finistérien, veut croire en son renouvellement. Car, après tout, c'est dans ce département que s'est en partie inventé le modèle breton actuel avec une énergie décapée. « Si on veut d'une agriculture plus respectueuse de l'environnement et qui permette de nourrir les agriculteurs, il va falloir qu'on se remue comme nos grands-parents », appelle-t-il de ses vœux. À la ferme de Trévarn, où collectif et indépendance ne font qu'un, un nouveau brasseur va rejoindre la bande. Et peut-être même un boulanger. Craig Garcia, le fromager new-yorkais, en est persuadé : « Il n'y a pas de pays sans paysans. »

LA DÉFLAGRATION DES ALGUES VERTES

Jun 2019. Une enquête paraît dans la Revue des idées et aux éditions Delcourt. Algues vertes, l'histoire interdite retrace l'intense travail d'investigation de la journaliste Inès Léraud, accompagnée pour la racontée du dessinateur Pierre Van Hove. Elle s'intéresse à un phénomène récurrent sur les côtes bretonnes : les marées vertes. Celles-ci ont commencé à se manifester dans la région dans les années 1960, d'abord dans la baie de Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor), puis sur une bonne partie du littoral. Elles envahissent les plages et les vasières pendant la période sèche, lorsque la lumière et la température de l'eau suffisent, et qu'on dénombre moins de tempêtes pour les dissuader. Les algues se nourrissent

de nitrates, présents dans les cours d'eau en grande quantité depuis l'intensification de l'agriculture. Les engrais azotés dispersés dans les sols sont drainés jusqu'aux nappes phréatiques avant de réapparaître dans l'eau. Leurs fortes quantités alimentent les algues qui se déposent en masse sur les plages.

Inès Léraud a mis en lumière les dangers de leur présence : en effet, en se décomposant, les amas dégagent de l'hydrogène sulfureux, un gaz à l'odeur d'œuf pourri, qui peut entraîner un arrêt cardiaque, une perte de conscience voire la mort. Et la journaliste de retracer les différents décès suspectés d'être liés à l'échouage de tonnes d'algues. Des sangliers, des chevaux, des chiens ont péri sur des plages recouvertes d'algues. De même qu'un joueur en 1989, un transporteur d'algues vertes – Thierry Morfaise – en 2009, un autre coureur – Jean-René Auffray – en 2016. L'enquête fait alors le lien entre le système agricole breton intensif, fort émetteur de nitrates, et la présence des marées vertes. Elle dénonce aussi l'absence de réaction des autorités face à ce problème et la puissance du milieu agro-industriel dans la région qui entrave toute critique.

C'est une déflagration qui n'a pas fini de se propager et qui a valu à Inès Léraud nombre de menaces. 175 000 exemplaires de la BD se sont écoulés. L'adaptation cinématographique de Pierre Jolivet, sortie en 2023, a dépassé les 400 000 entrées, dont environ un tiers a eu lieu en Bretagne. Si le débat s'est ouvert au grand public, les difficultés pour parler librement de ce sujet restent importantes.



Crédit : Le couilloteur où l'association Kaol Kozh conserve ses semences paysannes (12 décembre 2012).

Morgan Large, journaliste de la radio du centre Bretagne RKB, dénonce les pratiques de l'élevage intensif et du secteur agroalimentaire depuis de longues années. En 2023, les roues de sa voiture ont été défoncées pour la deuxième fois. Quant aux algues vertes, elles continuent de s'échouer, surtout sur les plages costarmoricaines et finistériennes. 22 000 m³ par an et en moyenne 100 tonnes ramassées ces dix dernières années. ↓

MANON BOQUEN est journaliste indépendante. Elle a écrit pour Proton, elle contribue à M le magazine de Vincent Trépo, La Vie ou Ça va. Elle a écrit en Bretagne, elle est également collaboratrice de la revue Pops et travaille principalement sur des sujets de société liés à l'environnement et à la jeunesse.

FLORENCE JOUBERT est photographe. Diplômée des Arts décoratifs, elle explore à travers son œuvre, la notion du documentaire. L'un de ses projets est de raconter les lieux à forte dimension patrimoniale et des modes de vie émergeant face à la nature. Elle a publié en 2021 *Graines du monde* (Éditions de Jullien, 2021). Elle a aussi travaillé à l'Observatoire ethnologique du monde Agroparc.